



En 1969, l'Église catholique introduisit une nouvelle manière de célébrer la Messe. Des millions de fidèles assistèrent à ce changement sans vraiment le comprendre. Aujourd'hui, des décennies plus tard, beaucoup de catholiques n'ont jamais connu ce qui a été perdu. Cet article est pour eux.

Introduction : Un patrimoine de vingt siècles

Imaginez qu'un jour vous arriviez dans votre église habituelle et découvriez qu'on a repeint les fresques, retiré les autels, changé les prières et réorganisé toute la célébration. On vous dit que c'est une « rénovation ». Que tout reste identique « dans l'essentiel ». Mais quelque chose en vous sent que ce n'est plus pareil.

C'est, en grande partie, ce qu'ont vécu des millions de catholiques en 1969-1970 lorsque le pape Paul VI promulgua le *Novus Ordo Missae* — la Nouvelle Messe — dans le contexte des réformes du Concile Vatican II. La Messe qui avait été célébrée, avec de petites variations, pendant plus d'un millénaire — connue sous le nom de Messe tridentine, Messe de saint Pie V, Messe traditionnelle ou Forme extraordinaire — fut pratiquement retirée du jour au lendemain.

Ce que beaucoup ignorent, c'est que la réforme ne fut pas simplement une « traduction en langue vernaculaire » ni une simple « simplification ». Ce fut une restructuration profonde qui élimina, raccourcit ou transforma des parties entières de la liturgie que l'Église avait gardées pendant des siècles. Des parties qui n'étaient pas de simples ritualismes médiévaux, mais une théologie vivante, une prière distillée, une doctrine exprimée en gestes et en paroles.

Cet article ne cherche pas à attaquer qui que ce soit ni à défendre une simple nostalgie. C'est un exercice de mémoire, de théologie et d'amour pour la liturgie. Car pour apprécier ce que nous avons — ou ce que nous avons perdu — nous devons d'abord le comprendre.

Nous allons parcourir, partie par partie, tout ce que le *Novus Ordo* a supprimé, réduit ou significativement modifié par rapport à la Messe de toujours. Et nous allons expliquer pourquoi chacune de ces parties avait de l'importance.

1. Les prières au bas de l'autel : Le commencement effacé

La Messe traditionnelle commençait bien avant que le prêtre n'arrive à l'autel. Elle commençait lorsqu'il descendait les marches du sanctuaire et, debout devant les degrés de l'autel, entamait un dialogue solennel avec les servants. Ces prières sont appelées les *Prières*



Ce qu'on vous a retiré sans vous le dire : Les parties sacrées de la Messe de toujours qui ont disparu avec le Novus Ordo | 2

au bas de l'autel.

Le prêtre et les servants récitaient alternativement le Psaume 42 (43 dans la numérotation moderne) : « Juge-moi, ô Dieu, et défends ma cause contre une nation infidèle ; délivre-moi de l'homme trompeur et inique... Envoie ta lumière et ta vérité ; qu'elles me guident, qu'elles me conduisent à ta montagne sainte et à tes tabernacles... »

Ensuite, le célébrant prononçait le *Confiteor* — la confession générale des péchés — d'abord seul, profondément incliné : « Je confesse à Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours Vierge, au bienheureux Michel Archange, au bienheureux Jean-Baptiste, aux saints Apôtres Pierre et Paul, à tous les saints, et à vous, mes frères, que j'ai beaucoup péché par pensée, parole, action et omission... » Les servants répondaient par leur propre *Confiteor*. Puis le prêtre prononçait l'absolution sur eux, et eux sur lui.

Tout cela disparut avec le *Novus Ordo*.

Qu'a-t-on perdu théologiquement ? Ces prières exprimaient de manière sans équivoque que le prêtre n'était pas simplement un « animateur » ni un « président de l'assemblée ». C'était un pécheur qui, avant de s'approcher de l'autel, devait reconnaître son indignité et demander miséricorde. Le parcours physique — descendre au bas de l'autel, s'incliner profondément, puis monter — était une catéchèse gestuelle sur l'humilité du ministre devant la majesté divine. Le Psaume 42 introduisait le fidèle dans l'esprit de celui qui aspire à atteindre l'autel de Dieu avec un cœur purifié.

Le *Novus Ordo* remplaça tout cela par une salutation au peuple, un acte pénitentiel bref et facultatif dans sa forme, et une ouverture qui centre davantage l'attention sur l'assemblée réunie que sur l'indignité du ministre devant le sacré.

2. Le Dernier Évangile : La théologie du Prologue de saint Jean supprimée

À la fin de la Messe traditionnelle, après la bénédiction finale, il se passait quelque chose d'extraordinaire : le prêtre, tourné vers l'autel, lisait à voix basse — ou chantait lors de la Messe solennelle — le début de l'Évangile selon saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu... » (Jn 1, 1-14).

Ce texte, appelé le *Dernier Évangile*, concluait la Messe comme un hymne cosmique. Les fidèles s'agenouillaient au verset « *Et Verbum caro factum est* » — « Et le Verbe s'est fait



chair » — faisant une gémulation devant le mystère de l'Incarnation qu'ils venaient de célébrer et de recevoir dans la Communion.

Pourquoi cela importait-il tant ? Le Prologue de Jean est considéré par les Pères de l'Église comme l'un des sommets de la théologie révélée. Saint Augustin affirmait que ce texte méritait d'être inscrit en lettres d'or et placé dans les églises. Terminer la Messe avec lui rappelait que toute la célébration eucharistique trouve son fondement dans le mystère de l'Incarnation : le même Verbe qui s'est fait chair au commencement des temps se rend présent sous les espèces eucharistiques. C'était une synthèse théologique parfaite.

De plus, la tradition populaire attribuait à ces paroles une dimension sacramentelle presque palpable : beaucoup de fidèles attendaient ce moment avec dévotion, et les prêtres pouvaient réciter cet évangile dans des situations de danger comme prière d'exorcisme et de protection.

Le *Novus Ordo* supprima complètement le Dernier Évangile. Il disparut simplement.

3. Les prières léonines : La prière après la Messe supprimée

Depuis le pontificat de Léon XIII (1878-1903), à la fin de chaque Messe basse, on récitait à voix haute, à genoux, les fameuses *Prières Léonines* : trois *Ave Maria*, le *Salve Regina*, une prière au Sacré-Cœur de Jésus, et la célèbre prière à saint Michel Archange : « Saint Michel Archange, défendez-nous dans le combat ; soyez notre secours contre la malice et les embûches du démon... »

Initialement prescrites pour implorer la liberté des États pontificaux, Léon XIII les étendit ensuite à toute l'Église universelle avec une intention spécifiquement spirituelle : la protection de l'Église contre les puissances du mal.

La prière à saint Michel fut retirée de la fin de la Messe avec la réforme liturgique. Aujourd'hui, beaucoup de curés l'ont réintroduite de leur propre initiative, et les papes Jean-Paul II et François ont explicitement demandé qu'on la récite. Mais elle ne fait plus partie de la structure officielle de la nouvelle Messe.

Quel message sa suppression a-t-elle envoyé ? Pour de nombreux théologiens et liturgistes traditionnels, la suppression de cette prière fut symptomatique d'une vision du monde tendant à minimiser la dimension du combat spirituel et l'existence réelle du démon comme adversaire actif. La Messe traditionnelle avait pleinement conscience que chaque célébration eucharistique était un champ de bataille spirituel. Le *Novus Ordo*, dans sa rédaction originale,



sembla vouloir présenter une vision plus « bienveillante » de la réalité surnaturelle.

4. Le Canon romain unique : La destruction de l'exclusivité sacrée

C'est peut-être le point théologiquement le plus profond de tous.

La Messe traditionnelle possédait un seul Canon : le Canon romain, dont les formules essentielles remontent au IV^e siècle ou avant, et que Saint Grégoire le Grand (VI^e siècle) fixa pratiquement dans la forme qui nous est parvenue. Ce Canon était pratiquement mot pour mot la même prière que tous les prêtres de l'Église latine avaient prononcée pendant plus de mille ans.

Le Canon romain est un chef-d'œuvre de densité théologique :

- Il commence par le *Te igitur*, implorant pour l'Église et le pape.
- Il continue avec le *Memento* des vivants, nommant les fidèles et leurs intentions.
- Le *Communicantes* énumère la Vierge Marie et une longue liste de martyrs et de saints, invoquant leur communion.
- Le *Hanc igitur* fait une oblation spécifique de la Messe présente.
- Le *Quam oblationem* demande à Dieu d'accepter et de transformer les dons.
- Les paroles de la Consécration, prononcées avec une précision et une solennité absolues.
- Le *Unde et memores* fait l'anamnèse — la commémoration du sacrifice.
- Le *Supra quae* et le *Supplices te rogamus* implorent l'acceptation du sacrifice en le comparant à ceux d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech.
- Un second *Memento* pour les défunts.
- Le *Nobis quoque peccatoribus*, où le prêtre s'inclut parmi les pécheurs implorant miséricorde.
- La doxologie finale.

Dans le *Novus Ordo*, le Canon romain devint la « Prière eucharistique I », une option parmi quatre prières initiales (aujourd'hui bien plus nombreuses). Et bien que le texte ait été presque entièrement conservé, son statut de prière unique, exclusive et irremplaçable fut détruit. Les prêtres pouvaient choisir entre plusieurs prières eucharistiques, dont beaucoup de composition récente, certaines nettement plus courtes et théologiquement moins précises.



Qu'est-ce que cela implique ? L'exclusivité du Canon romain n'était pas un accident historique : elle exprimait le fait que l'Église possédait UNE manière de consacrer, un unique chemin verbal vers le Sacrifice. La multiplication des prières eucharistiques — qui dans certaines conférences épiscopales atteignit des dizaines — relativisa cette unicité. De plus, certaines nouvelles prières furent critiquées par des théologiens comme le cardinal Alfredo Ottaviani dans son célèbre *Bref Examen critique* de 1969, soulignant que certaines formules pouvaient être interprétées de manière ambiguë quant à la nature sacrificielle de la Messe.

5. Les gestes et signes de croix sur les offrandes

Pendant le Canon romain de la Messe traditionnelle, le prêtre faisait une série de signes de croix sur le calice et la patène à des moments précis. Au total, tout au long du Canon, plus de cinquante signes de croix étaient réalisés. Chacun avait une signification théologique précise.

Par exemple, dans le *Quam oblationem*, immédiatement avant la Consécration, le prêtre faisait cinq croix sur les offrandes tout en demandant qu'elles soient rendues « bénies, approuvées, ratifiées, raisonnables et agréables » : chaque terme et chaque geste exprimait un aspect différent de ce qui allait se produire à la Consécration.

Après la Consécration, les signes de croix sur l'Hostie et le Calice exprimaient que c'étaient ce même Corps et ce même Sang qui étaient offerts au Père.

Dans le *Novus Ordo*, le nombre de croix fut drastiquement réduit — de plus de cinquante à seulement deux ou trois — et beaucoup de gestes disparurent complètement.

La théologie des gestes : La Messe traditionnelle comprenait que le corps prie avec la voix. Les gestes n'étaient pas décoratifs : ils étaient une théologie incarnée, visible, participative. La suppression systématique de ces signes appauvrit la richesse symbolique de la célébration et contribua à une perception plus « verbale » et moins sacramentelle de la liturgie.

6. Les génuflexions et l'adoration : Quand le corps cessa de prier

Dans la Messe traditionnelle, le prêtre faisait de nombreuses génuflexions (s'agenouiller sur un genou) à des moments précis du Canon et de la distribution de la Communion. Après la Consécration de l'Hostie, il faisait une génuflexion. Après la Consécration du Calice, il faisait une génuflexion. Avant et après avoir reçu la Sainte Communion, il faisait une génuflexion.



Ce qu'on vous a retiré sans vous le dire : Les parties sacrées de la Messe de toujours qui ont disparu avec le Novus Ordo | 6

Lorsqu'il montrait au peuple l'Hostie consacrée, il faisait une gémuflexion.

En outre, à de nombreux moments, le prêtre s'inclinait profondément (*inclinatio profunda*) devant l'autel, devant le nom de Jésus, devant le nom de Marie, devant certaines prières.

Le *Novus Ordo* réduisit significativement le nombre de gémuflexions et élimina presque totalement les inclinations profondes du Canon, les remplaçant souvent par de simples inclinations de tête.

Parallèlement, la pratique de recevoir la Communion à genoux et sur la langue — qui était la norme universelle dans l'Église latine — fut remplacée, par des indults successifs, par la communion dans la main et debout, aujourd'hui majoritaire dans de nombreux pays.

Le langage du corps devant le sacré : La posture corporelle n'est pas neutre. La gémuflexion est l'expression physique de l'adoration : elle reconnaît qu'il y a devant nous quelque chose — quelqu'un — qui mérite notre prosternation. Lorsqu'un fidèle recevait la Communion à genoux et sur la langue, sa posture proclamait : « Je suis indigne, mais je m'approche du Seigneur. » Lorsqu'il la reçoit debout et dans la main, la posture peut communiquer autre chose, pas nécessairement faux, mais différent.

Le cardinal Joseph Ratzinger — futur Benoît XVI — écrit abondamment sur ce sujet dans son livre *L'Esprit de la liturgie*, affirmant que la posture du corps dans la liturgie n'est pas indifférente et que la perte de la gémuflexion devant le Saint-Sacrement a contribué à l'érosion de la foi en la Présence réelle.

7. L'ancien Offertoire : L'oblation réduite au silence

L'Offertoire de la Messe traditionnelle était une liturgie complexe et riche qui anticipait symboliquement le sacrifice. Le prêtre prononçait des prières spécifiques en offrant le pain et le vin, reconnaissant son indignité et demandant à Dieu d'accepter l'oblation.

Parmi les prières de l'ancien Offertoire, on trouve :

- Le *Suscipe, Sancte Pater* : « Recevez, Père saint, Dieu éternel et tout-puissant, cette hostie immaculée que moi, votre serviteur indigne, je vous offre, à vous mon Dieu vivant et vrai, pour mes innombrables péchés, offenses et négligences... »
- Le *Deus qui humanae substantiae* : la prière lors du mélange de l'eau et du vin, pleine de théologie sur la divinisation de l'homme.
- Le *Offerimus tibi* : « Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, implorant votre



clémence... »

- Le *Veni, Sanctificator* : invoquant le Saint-Esprit sur les offrandes.
- La prière du lavabo avec le Psaume 25 : « Je laverai mes mains parmi les innocents et j'entourerai votre autel, Seigneur... »
- Le *Suscipe, Sancta Trinitas* : offrande à toute la Trinité.
- Le *Orate, Fratres* et la réponse du peuple.
- La prière secrète.

Le *Novus Ordo* remplaça tout cet Offertoire par des bénédictions inspirées du rite juif de la *Berakah* : « Tu es béni, Seigneur, Dieu de l'univers, toi qui nous donnes ce pain / ce vin, fruit de la terre / de la vigne et du travail des hommes... »

La controverse théologique : Le changement ne fut pas seulement formel. Les critiques — parmi eux des liturgistes de premier plan — soulignèrent que les bénédictions du *Novus Ordo* mettent l'accent sur le pain et le vin comme « fruit de la terre et du travail des hommes », expressions qui, sans contexte, peuvent ressembler davantage à une présentation de dons humains qu'à une oblation sacrificielle. L'ancien Offertoire, au contraire, était explicitement sacrificiel dès le premier instant : on parlait d'« hostie immaculée », de « péchés » nécessitant expiation, d'une offrande devant être « acceptée ». Le nouvel Offertoire ressemblait tellement aux bénédictions juives que certains protestants le trouvèrent totalement acceptable, ce qui fut pour des liturgistes catholiques un signal d'alarme quant à la clarté de l'expression de la nature sacrificielle de la Messe.

8. Le silence sacré du Canon : Quand Dieu se faisait entendre dans le silence

Dans la Messe traditionnelle basse (*Missa Lecta*), le Canon — depuis la Préface jusqu'à la doxologie finale — était récité par le prêtre à voix basse, presque en silence, tandis que le peuple priait ou suivait la Messe dans son missel. Seules les paroles de la Consécration pouvaient être légèrement élevées, et la clochette annonçait les moments clés : l'élévation de l'Hostie et du Calice.

Ce silence n'était pas une exclusion des fidèles. C'était une manière de communiquer que ce qui se produisait sur l'autel appartenait à une nature différente du discours humain ordinaire. Le prêtre ne « dirigeait pas une réunion » ni n'« expliquait quelque chose ». Il accomplissait le Sacrifice, médiateur entre le monde et Dieu, et le silence était le langage approprié à ce mystère.



Le *Novus Ordo* prescrit que les prières eucharistiques soient récitées à voix haute et en langue vernaculaire. Le Canon romain dans la Messe traditionnelle était en latin, ce qui ajoutait une couche supplémentaire de sacralité : le latin, langue morte dans l'usage ordinaire, devenait la langue de l'éternité.

La théologie du silence liturgique : Josef Pieper, Romano Guardini, Hans Urs von Balthasar — et plus récemment Benoît XVI — ont écrit sur l'importance du silence dans la liturgie. Le silence n'est pas un défaut à corriger ni un obstacle à la participation. C'est la réponse humaine la plus adéquate devant le mystère de Dieu. Lorsque le Canon était récité en silence, les fidèles n'étaient pas exclus : ils étaient invités au recueillement. Le prêtre priait au nom de tous, et le silence du peuple était la forme la plus élevée de participation intérieure.

9. L'orientation vers l'Est (*Ad Orientem*) : Le prêtre regardant Dieu

Dans la Messe traditionnelle, le prêtre célébrait *ad orientem* : tourné vers l'autel, dos au peuple, orienté vers l'Est — direction du soleil levant, symbole du Christ qui revient. Ce n'était pas que le prêtre « tournait le dos au peuple ». C'était que le prêtre et le peuple regardaient ensemble dans la même direction : vers Dieu.

Cette orientation était universelle dans l'Église ancienne. Les premières basiliques chrétiennes étaient construites avec l'autel tourné vers l'Est. Les Pères de l'Église expliquaient que prier vers l'Est, c'est prier vers la lumière, vers le Christ Soleil de Justice, vers la Parousie.

Le *Novus Ordo* introduisit — sans toutefois le prescrire explicitement — la célébration *versus populum* : le prêtre face au peuple, regardant l'assemblée. Cette disposition, qui se répandit dans tout le monde catholique, changea radicalement la perception de ce qu'est la Messe.

Les implications symboliques sont immenses : lorsque le prêtre regarde le peuple, l'attention se concentre sur lui comme « président de l'assemblée ». Lorsque le prêtre regarde vers l'autel, l'attention se concentre sur ce qui se passe sur l'autel. Le cardinal Joseph Ratzinger souligna que le prêtre *versus populum* transforme la liturgie en un spectacle refermé sur lui-même, une réunion où le groupe se contemple lui-même, au lieu d'une procession collective vers Dieu. Il écrivit : « Il ne devrait pas y avoir un dialogue entre le prêtre et le peuple, mais un service commun tourné vers le Seigneur. »



10. La Consécration : Des paroles modifiées avec des conséquences doctrinales

Ce point est technique mais crucial. Les paroles de la Consécration du Calice dans la Messe traditionnelle sont : « *Hic est enim calix Sanguinis mei, novi et aeterni testamenti : mysterium fidei : qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum.* » Ce qui signifie : « Ceci est le calice de mon Sang, du nouveau et éternel testament : mystère de la foi : qui sera versé pour vous et pour beaucoup en rémission des péchés. »

L'expression clé : « *pro multis* » = « pour beaucoup ».

Dans le *Novus Ordo*, la formule fut modifiée en : « *pro vobis et pro omnibus* » = « pour vous et pour tous ». Cette traduction fut utilisée dans les versions vernaculaires de 1969 jusqu'environ 2012, lorsque Benoît XVI ordonna de restaurer la traduction correcte de « *pro multis* » dans toutes les langues.

Pourquoi cela importe-t-il ? « Pour beaucoup » et « pour tous » ne sont pas équivalents. Les paroles de l'Évangile (Mt 26,28 ; Mc 14,24) disent « pour beaucoup », non « pour tous ». L'expression « pour beaucoup » n'implique pas que le salut soit exclusif, mais qu'elle exprime le fruit effectif du sacrifice — ceux qui le reçoivent avec disposition — par rapport au fruit suffisant — qui est pour tous les hommes. Le remplacement de « pour beaucoup » par « pour tous » engendra des décennies d'ambiguïté théologique sur la question de savoir si la Messe garantissait automatiquement le salut universel, ce qui contredit la doctrine sur la nécessité de la foi et de la disposition personnelle.

En outre, l'expression « *mysterium fidei* » — « mystère de la foi » — fut retirée des paroles de la Consécration et déplacée dans l'acclamation suivante, où elle devint simplement l'un de plusieurs textes optionnels.

11. La préparation à la Communion du prêtre

Dans la Messe traditionnelle, avant de communier, le prêtre récitait à voix basse une série de prières de préparation profondément personnelles et humbles. Parmi elles :

- Le *Domine, non sum dignus* trois fois, en se frappant la poitrine : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie. »
- Le *Quid retribuam Domino* : « Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a



faits ? Je prendrai le calice du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

- Des prières de préparation distinctes pour communier au Corps et au Sang, avec des formules spécifiques pour chaque espèce.

Dans le *Novus Ordo*, ces prières furent simplifiées ou supprimées, et le *Domine non sum dignus* réduit à une seule récitation (contre trois dans l'ancien rite).

On supprima également la communion des ministres séparée de celle du peuple : dans la Messe traditionnelle, le prêtre communiait d'abord, puis distribuait la Communion. Le cérémonial marquait clairement la distinction entre le sacerdoce ministériel et le sacerdoce commun des fidèles.

12. Les Messes votives et le calendrier traditionnel

Le calendrier liturgique de la Messe traditionnelle fut profondément réformé avec le *Novus Ordo*. De nombreuses fêtes de saints furent supprimées ou déplacées, certaines très enracinées dans la piété populaire. Parmi les saints qui perdirent leur fête liturgique universelle ou furent « rétrogradés », on trouve des figures comme Saint Christophe, Sainte Philomène, Saint Pierre Nolasque, Saint Jean Népomucène, et beaucoup d'autres.

En outre, dans la Messe traditionnelle existait un riche système de Messes votives : des messes spéciales pouvant être célébrées en l'honneur de mystères particuliers (la Très Sainte Trinité, les Cinq Plaies sacrées, le Très Précieux Sang, le Très Saint Nom de Jésus...) ou dans des situations concrètes (temps de guerre, action de grâce, pour les malades, pour ceux qui voyagent par mer...). Ces messes possédaient leurs propres textes, antiennes et prières spécifiques, un trésor de spiritualité appliquée qui fut considérablement réduit.

Le cycle des lectures fut également restructuré : la Messe traditionnelle possédait un cycle d'un an, avec épître et évangile fixes pour chaque dimanche. Le *Novus Ordo* introduisit un cycle de trois ans (ABC) pour les dimanches et de deux ans pour les jours de semaine. Bien que cela ait augmenté le nombre de textes bibliques proclamés, certains critiques soulignent que la répétition annuelle du même évangile au même dimanche possédait une valeur catéchétique — les fidèles mémorisaient les textes et les intériorisaient année après année.

13. Le rite de la Fraction du Pain et l'*Agnus Dei*

Dans la Messe traditionnelle, pendant le chant de l'*Agnus Dei*, le prêtre accomplissait le rite de la Fraction : il détachait une petite parcelle de l'Hostie consacrée et la déposait dans le



calice. Ce geste — appelé *commixtio* — possède des racines très anciennes et exprime symboliquement l'union de l'humanité du Christ (représentée par l'Hostie) avec son Sang versé, ainsi que l'union entre la Messe présente et toutes les Messes du monde : dans les temps anciens, les papes envoyaient une parcelle de l'Hostie consacrée lors de la Messe papale aux prêtres de Rome afin qu'ils la déposent dans leurs propres calices comme signe de communion ecclésiale.

En outre, l'*Agnus Dei* dans la Messe traditionnelle se terminait par l'invocation « *dona eis requiem sempiternam* » (donnez-leur le repos éternel) dans les Messes des défunts, et se concluait toujours par « *dona nobis pacem* » (donnez-nous la paix), précédé de deux invocations avec « *miserere nobis* ».

Le rite de la *commixtio* fut simplifié jusqu'à presque disparaître visuellement dans le *Novus Ordo*, et sa signification fut obscurcie par le fait qu'il est accompli rapidement, sans que les fidèles puissent clairement le percevoir.

14. Les secondes confessions et les absolutions collectives

La Messe traditionnelle incluait plusieurs moments de reconnaissance du péché et de supplication du pardon, créant une architecture spirituelle de purification progressive tout au long de la célébration. En plus du *Confiteor* du début, il existait un second *Confiteor* avant la distribution de la Communion aux fidèles, dans lequel le prêtre ou le diacre invitait de nouveau les présents à se reconnaître pécheurs.

Ce second *Confiteor* fut supprimé dans le *Novus Ordo*.

La structure pénitentielle de la Messe traditionnelle communiquait quelque chose d'important : s'approcher de la Communion exige un chemin de purification, on ne peut parvenir au Corps du Seigneur n'importe comment et dans n'importe quelle disposition. La multiplication des actes de reconnaissance du péché n'était pas du masochisme spirituel : c'était du réalisme surnaturel.

15. Le latin : La langue sacrée comme gardienne de la foi

Bien que le latin ne soit pas une « partie » de la Messe au même sens que les autres éléments, son élimination quasi totale de la liturgie ordinaire mérite une analyse propre.

La Messe traditionnelle était célébrée — et l'est encore là où elle est autorisée — entièrement en latin, à l'exception de l'homélie et de certaines parties optionnelles. Le latin n'était pas un



caprice médiévaliste. C'était la langue sacrée de l'Église latine pour des raisons profondes :

- **L'unité** : Un catholique à Tokyo, Buenos Aires ou Moscou assistait à la même Messe, avec les mêmes paroles. La langue était le signe visible de l'unité de la foi.
- **L'immutabilité** : Le latin, étant une langue morte dans l'usage ordinaire, n'évolue pas. Les formules ne s'usent pas, n'acquièrent pas de nouvelles connotations, ne se prêtent pas à des réinterprétations idéologiques.
- **La sacralité** : Une langue exclusivement liturgique communiquait que la Messe appartenait à un domaine différent du monde ordinaire. Entendre le latin disposait psychologiquement et spirituellement au recueillement et à l'adoration.
- **La continuité historique** : Prier en latin, c'était prier avec les Pères de l'Église, avec les martyrs des catacombes, avec les saints médiévaux, avec les missionnaires qui évangélisèrent le monde. C'était participer à une tradition vivante de vingt siècles.

Le Concile Vatican II, dans sa Constitution sur la Sainte Liturgie *Sacrosanctum Concilium* (1963), n'a pas supprimé le latin. Au contraire, il affirma : « L'usage de la langue latine sera conservé dans les rites latins » (n. 36). L'ouverture aux langues vernaculaires était plus limitée que ce qui fut ensuite appliqué. L'élimination pratique du latin fut une interprétation radicale — et selon beaucoup de chercheurs, forcée — de ce que le Concile avait prescrit.

Conclusion : Pourquoi tout cela importe-t-il aujourd'hui ?

Peut-être qu'à ce stade vous vous demandez : tout cela n'est-il pas de l'histoire ancienne ? N'est-il pas préférable de regarder vers l'avenir ?

La réponse est que le passé liturgique n'est pas passé. Il est présent. La crise de foi que traverse le monde occidental — la chute dramatique de la pratique religieuse, la perte du sens du sacré, la confusion sur ce qu'est la Messe et sur qui est Dieu — possède des racines multiples. Il ne serait pas juste d'attribuer tous les maux à la réforme liturgique. Mais il n'est pas honnête non plus d'ignorer la corrélation entre la transformation de la liturgie et la transformation — pour le pire — de la vitalité spirituelle de nombreuses communautés.

Le pape Benoît XVI, dans sa Lettre apostolique *Summorum Pontificum* (2007), libéralisa la célébration de la Messe traditionnelle, affirmant que « ce qui était sacré pour les générations précédentes demeure sacré et grand pour nous aussi ». Il reconnut que la Messe ancienne n'avait jamais été formellement abolie et qu'elle possédait une valeur permanente pour l'Église.

Le pape François, avec le *Motu Proprio Traditionis Custodes* (2021), réimposa des restrictions



significatives. Le débat continue, et c'est un débat véritablement important : quelle forme de célébration exprime le mieux la foi de l'Église ? Qu'a-t-on gagné et qu'a-t-on perdu avec la réforme ?

Cet article ne prétend pas résoudre ce débat. Il vise quelque chose de plus modeste mais tout aussi nécessaire : que vous sachiez ce qui a existé. Que lorsque vous entendrez parler de la « Messe de toujours », vous sachiez de quoi il s'agit. Que lorsque vous verrez un prêtre célébrer *ad orientem*, ou suivrez le Canon romain dans un ancien missel, ou entendrez le Prologue de saint Jean à la fin de la Messe, vous sachiez que vous n'êtes pas face à une extravagance archéologique mais devant la distillation de vingt siècles de foi, de prière et de théologie.

La liturgie n'est pas seulement un ensemble de rites. C'est la manière dont l'Église prie. Et la manière dont nous prions détermine, dans une large mesure, ce que nous croyons. *Lex orandi, lex credendi* : la loi de la prière est la loi de la foi. Quand on change la prière, quelque chose dans la foi se déplace aussi.

La Messe traditionnelle n'est pas parfaite au sens où elle serait irréformable par principe. Mais elle est profonde, belle, dense de signification, et mérite d'être connue, aimée et transmise. Non comme un fossile de musée, mais comme un trésor vivant que l'Église garde pour les générations à venir.

« La liturgie est le point de contact entre le temps et l'éternité. Toucher la liturgie avec des mains impures, c'est toucher le buisson ardent avec l'indifférence de celui qui ne retire pas ses sandales. » — Romano Guardini

Pour aller plus loin

Si cet article a éveillé votre curiosité ou votre amour pour la liturgie traditionnelle, nous vous recommandons ces lectures :

- Romano Guardini — *L'Esprit de la liturgie*
- Joseph Ratzinger (Benoît XVI) — *L'Esprit de la liturgie*
- Klaus Gamber — *La Réforme de la liturgie romaine*
- Dietrich von Hildebrand — *Le Cheval de Troie dans la Cité de Dieu*
- Document : *Bref Examen critique du Novus Ordo Missae* — Cardinaux Alfredo Ottaviani et Antonio Bacci (1969)
- Catéchisme de saint Pie X — Sur la Messe et les Sacrements



Ce qu'on vous a retiré sans vous le dire : Les parties sacrées de la
Messe de toujours qui ont disparu avec le Novus Ordo | 14

Avez-vous déjà assisté à une Messe traditionnelle sous sa forme extraordinaire ? Qu'est-ce qui vous a le plus marqué ? Laissez-nous votre commentaire. La liturgie ne se discute pas seulement : elle se vit, se contemple et s'aime.